

Louis Robert (1904-1985)

Léon Lacroix

Citer ce document / Cite this document :

Lacroix Léon. Louis Robert (1904-1985) . In: Bulletin de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques, tome 72, 1986. pp. 241-251;

https://www.persee.fr/doc/barb_0001-4133_1986_num_72_1_49484

Ressources associées :

Louis Robert

Fichier pdf généré le 03/06/2020

Louis Robert (1904-1985)

par LÉON LACROIX
Membre de la Classe

Quand il écrivait la notice qu'il a consacrée au comte de Clarac, auteur d'un célèbre recueil de statues antiques, Salomon Reinach estimait à trois ou quatre le nombre d'archéologues français du XIX^e siècle dont le nom et les œuvres continueraient à être cités au XX^e siècle, abstraction faite, précisait-il, des grands orientalistes. Si, au XXI^e siècle, si proche de nous, nos successeurs entreprennent d'établir une liste de ce genre dans le domaine de l'antiquité grecque, je ne sais combien de noms ils y inscriront, mais je suis certain qu'à la première place figurera celui de Louis Robert.

Notre regretté confrère, né à Laurière (Haute-Vienne) le 15 février 1904, est mort à Paris le 31 mai 1985. Élu en 1955 par notre Compagnie, il était le plus ancien associé de notre Classe pour la Section d'histoire et des lettres. Je vous retracerai les grandes lignes d'une carrière particulièrement brillante et féconde. J'essaierai ensuite de dégager quelques aspects d'une œuvre scientifique élaborée avec rigueur et ténacité, fruit d'immenses lectures, mais aussi d'enquêtes sur le terrain. La vaste documentation recueillie par Louis Robert au cours de ses missions épigraphiques et archéologiques lui a permis de renouveler notre connaissance de l'Asie Mineure pour les périodes hellénistique et romaine.

Après des études secondaires à Limoges, au lycée Gay-Lussac, Louis Robert prépare à Paris, au lycée Louis-le-Grand, le concours de l'École normale supérieure. Élève de cette École de 1924 à 1927, il se distingue déjà par des publications consacrées à l'époque hellénistique. Les plus anciennes datent de 1924. C'est le point de départ d'une production scientifique qui se poursuivra avec régularité. L'œuvre est d'une surprenante abondance, mais elle nous étonne aussi par son exceptionnelle qualité.

De 1927 à 1932, Louis Robert, devenu membre de l'École française d'Athènes, prend contact avec le monde grec, y compris l'Asie Mineure, où il entreprend ses premiers voyages d'étude. Mais des tâches d'enseignement allaient bientôt lui être confiées. Il devient en 1932 directeur à l'École pratique des Hautes Études pour l'enseignement de la géographie historique du monde hellénique et, en outre, à partir de 1939, professeur au Collège de France, où l'on rétablit pour lui la chaire d'épigraphie et d'antiquités grecques qui avait été illustrée par Paul Foucart de 1877 à 1926 et par Maurice Holleaux de 1927 à 1932. On peut avoir une idée précise des enseignements de Louis Robert grâce aux résumés des cours publiés annuellement par ces deux institutions scientifiques. Ces résumés, Louis Robert a pris l'heureuse initiative de les faire reproduire au tome IV de ses *Opera minora selecta*. On connaît ainsi les sujets traités, dont beaucoup ont fait l'objet de publications auxquelles le lecteur est renvoyé. Mais on peut aussi constater, tout au moins à l'École pratique des Hautes Études, où l'on recense les auditeurs, combien s'est affirmée et étendue d'année en année l'audience du savant. Nous n'étions guère nombreux lorsque j'ai eu la chance de suivre les cours de Louis Robert en 1934-1935 et en 1935-1936. Mais le nombre de disciples n'a cessé d'augmenter et ils sont venus de tous les pays. On notera que Louis Robert estimait que ses enseignements ne devaient pas s'adresser uniquement aux spécialistes, mais à tous ceux qui désiraient savoir ce que sont des sciences d'un abord apparemment aussi ardu que l'épigraphie et la numismatique. Fervent défenseur des études classiques, il aimait associer des historiens de Rome à ses enseignements et il invitait les hellénistes à s'intéresser à l'époque romaine des pays grecs.

Aux résumés des cours sont jointes des indications, assez brèves au début, puis de plus en plus développées, sur les missions épigraphiques et archéologiques accomplies pour la plupart en Asie Mineure avec la constante collaboration de Madame Louis Robert. À partir de 1956 est venue s'ajouter une autre tâche, la direction de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul assumée par Louis Robert pendant 7 ans. Mais il faut insister quelque peu sur les fouilles, fouilles du sanctuaire d'Ar-

témis à Amyzon en Carie en 1949 et 1950 et surtout fouilles du sanctuaire oraculaire d'Apollon à Claros. On en connaissait le site, mais il fallait repérer l'emplacement du temple et procéder à des fouilles systématiques. Cette tâche fut exécutée au cours de 11 campagnes menées de 1950 à 1961, sous la direction de Louis Robert, avec la collaboration de Jeanne Robert, d'un éminent spécialiste de l'architecture grecque, Roland Martin, et d'un architecte, Pierre Bonnard. Ce fut une grande découverte pour l'histoire de l'art, architecture et sculpture, mais aussi pour l'histoire des religions, car nous savons maintenant d'une manière précise comment fonctionnait l'oracle de Claros. Louis Robert avait donné sur Claros et son oracle des exposés d'ensemble auxquels on peut se reporter en attendant la publication définitive. L'un d'entre eux a paru dans l'ouvrage *La civilisation grecque de l'antiquité à nos jours*, publié sous la direction de notre confrère Charles Delvoye et de Georges Roux.

Passer en revue l'œuvre immense de Louis Robert reviendrait à faire défiler devant vous les titres de ses livres et de ses innombrables articles, tâche fastidieuse et en partie inutile puisqu'il existe une bibliographie établie par le savant lui-même. On la trouvera au tome IV de ses *Opera minora*. Elle comporte 365 titres, mais elle s'arrête en 1973. Elle devra être complétée, car, jusqu'à la fin de sa vie, le maître a maintenu son intense activité scientifique. En témoignent tant de travaux publiés dans les dernières années.

Depuis 1977, Louis Robert a donné au *Bulletin de correspondance hellénique*, sous le titre *Documents d'Asie Mineure*, des articles qui, par leurs dimensions, sont de véritables mémoires. En les réunissant, on ferait un volume d'environ 500 pages. Leur lecture montre la richesse de la documentation recueillie par Louis Robert au cours de ses voyages et la manière dont il a su en tirer parti. De belles photographies, prises sur le site par le savant lui-même, aident l'imagination. Ce ne sont pas de simples illustrations, mais de véritables documents. C'est en puisant à la même veine que Louis Robert a publié en 1980, sous le titre *A travers l'Asie Mineure*, un volume de plus de 450 pages d'une étonnante richesse d'informations.

En 1982, à l'occasion du congrès qui réunissait à Athènes les spécialistes de l'épigraphie antique, grecque et latine, Louis Robert traitait dans le discours d'ouverture des concours grecs de l'époque hellénistique et sous l'empire, sujet qui l'avait accompagné, précisait-il, depuis ses premiers travaux, quand il était jeune étudiant. La synthèse qu'il présentait à ses auditeurs était le fruit d'une longue réflexion, nourrie d'études approfondies et de minutieuses enquêtes. Comme il l'écrivait lui-même, il y rappelait « des faits essentiels, trop souvent encore méconnus, et avec des réflexions personnelles ou des documents nouveaux sur certains aspects ». Il n'est pas de sujet, en effet, que Louis Robert n'ait abordé sans nous apporter des vues qui nous invitent à remettre en question les idées admises traditionnellement et qui ont tendance à se perpétuer. Dans bien des cas, il a réussi à renouveler entièrement les données du problème avant de nous conduire à sa solution.

On éprouve une réelle émotion en lisant l'introduction de ce « discours d'Athènes », car Louis Robert y évoque ses premiers contacts avec la Grèce et les impressions ressenties par le jeune helléniste lorsque, venu « du pays des chênes, des hêtres et des châtaigniers », il découvrait « l'olivier d'Athéna et les collines couvertes d'oliviers ».

Les concours, qui ont tenu une place si importante dans la vie du monde grec, sont un des sujets, comme je viens de le rappeler, auxquels Louis Robert s'est attaché tout particulièrement. Mais il en est bien d'autres qu'il a contribué puissamment à renouveler grâce à l'ampleur de ses connaissances et à une pénétration d'esprit qui faisait de lui un redoutable critique. Je songe aux combats de gladiateurs, dont il a démontré la vogue dans l'Orient grec, au rôle des juges étrangers dans les cités grecques ou encore à l'onomastique, anthroponymie et toponymie. Arrêtons-nous un instant à ces deux derniers domaines.

Les études de Louis Robert sur l'anthroponymie ont abouti en 1963 à la publication d'un gros ouvrage de 659 pages intitulé *Noms indigènes dans l'Asie Mineure gréco-romaine*. Partant d'une rigoureuse critique des travaux de J. Sundwall, Louis Robert a prouvé qu'une bonne partie des noms déclarés « indigènes » par ce savant sont en réalité des noms d'origine grecque.

On retiendra cette observation (p. 201) : « On est chagriné d'avoir à rappeler qu'il n'est pas sain pour un savant ou pour la science d'alléguer et d'expliquer ce qui n'existe pas » et Louis Robert de nous renvoyer à l'histoire de la dent d'or, contée par Fontenelle dans son *Histoire des oracles*. La toponymie était bien entendu au centre des préoccupations de Louis Robert avec la possibilité de retrouver le nom antique à travers le nom moderne. A l'occasion d'un colloque qui s'est tenu à Strasbourg en 1975, Jeanne et Louis Robert ont donné l'essentiel de leurs observations sur ce sujet dans une communication intitulée *La persistance de la toponymie antique dans l'Anatolie*.

Cette continuité, qui confère tant d'attrait à ces vieilles terres de civilisation, a conduit Louis Robert à faire souvent appel aux sources byzantines. On peut en voir un bel exemple dans l'article du *Journal des Savants* de 1961, consacré aux lettres d'un métropolitain de Phrygie, Léon de Synnada. Il n'a pas négligé non plus la littérature hagiographique. Nous apprenons par une note de son livre *A travers l'Asie Mineure* qu'il préparait une nouvelle édition des actes du martyr Pionios (p. 423, n. 7). Dans ce même ouvrage, il a repris à la suite d'un éminent spécialiste Franchi de Cavalieri l'étude de la passion de sainte Ariadne (*op. cit.*, p. 244 ss.) et on peut lire dans les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* de 1982 le brillant commentaire qu'il a consacré à la vision de Perpétue, martyre à Carthage en 203, vision où l'on retrouve, comme l'a démontré Louis Robert, « l'imagerie d'un concours grec de premier rang ».

Si je dois renoncer à énumérer les publications de Louis Robert, je ne puis cependant passer sous silence le *Bulletin épigraphique*, publié régulièrement avec la collaboration de Jeanne Robert depuis 1938 dans la *Revue des études grecques*. Sur cet outil indispensable à tous ceux qui s'intéressent au monde antique, Louis Robert s'est expliqué en 1958 (reproduit dans *Opera minora*, IV, p. 378 ss.). Il rappelle que le *Bulletin* a pour but de faire connaître les nouveautés, mais aussi de permettre à ceux qui le voudront de retrouver, au bout de 20 ou 30 ans, « les publications portant sur telle région ou tel sujet avec leur contenu très détaillé ». Ainsi se justifient les efforts considérables

consentis par les auteurs pour réaliser cette œuvre de longue haleine. Et Louis Robert ajoutait : « Une de nos préoccupations dans nos analyses est de ne jamais couper l'inscription du pays qui l'a produite et d'entretenir, dans les commentaires et d'abord dans les classements et leur ordonnance, une atmosphère géographique ».

« Atmosphère géographique », c'est en effet de cela qu'il s'agit et qui me paraît être un des aspects essentiels de l'œuvre de Louis Robert. Celui-ci aimait à s'expliquer sur son métier, tel qu'il le concevait. Dans un entretien qu'il a accordé à un correspondant d'une revue de grande diffusion et qui a paru dans cette revue en décembre 1983, il rappelait le rôle qu'avait joué, au début de sa carrière, alors qu'il était encore membre de l'École française d'Athènes, la lecture des ouvrages de certains savants qui ont contribué à l'exploration de l'Asie Mineure et aussi l'influence qu'avaient exercée sur lui les œuvres des grands géographes de l'école de Paul Vidal de la Blache. « Qu'est-ce que la géographie historique, disait Louis Robert à son interlocuteur, sinon de la géographie humaine rétrospective ? » Dans tous ses ouvrages, Louis Robert n'a cessé d'accorder la plus grande attention aux témoignages que nous apportent les voyageurs des siècles passés. Ces voyageurs se déplaçaient plus lentement, ils pouvaient ainsi s'imprégner davantage de la vision du pays et des gens, pratiquer dans de meilleures conditions cette « méditation du paysage », selon l'expression d'un géographe français, reprise par Louis Robert (*Opera minora*, IV, p. 296).

Notre confrère possédait assurément la faculté de percevoir les grandes lignes d'un paysage et le talent de nous les restituer. Au hasard de mes lectures, j'ai relevé cette description du site de Claros, où Louis Robert venait de terminer sa quatrième campagne de fouilles :

Dans l'aimable Ionie, à deux kilomètres de la mer, un sanctuaire de plaine, profondément enseveli sous les alluvions, caché dans un vallon étroit de sept ou huit minutes de marche, entre de hautes collines abruptes couvertes de maquis, d'oliviers sauvages et de pins ; la vue n'est libre qu'au Sud vers la mer : par là l'horizon est fermé par les cimes cendrées ou bleutées du mont Mycale que continue, en un seul mur de fond, la chaîne des montagnes de l'île de Samos s'éle-

vant des flots pour former comme une immense rade (CRAI, 1953, p. 403 = *Opera minora*, III, p. 1525).

Voilà qui pourrait faire rêver. Mais ne nous y trompons pas. Toutes les régions de l'Asie Mineure n'ont pas le charme de l'aimable Ionie. Se fondant sur les témoignages des anciens voyageurs et sur les observations qu'il multipliait au cours de ses voyages, Louis Robert s'est attaché à noter avec la plus grande précision les traits caractéristiques de chacune des régions qu'il traversait. Configuration du terrain, montagnes et plaines, fleuves et lacs, ressources naturelles de toute espèce, on peut dire que rien ne lui a échappé. On ne doit pas s'étonner qu'il ait manifesté un tel intérêt pour les carrières de marbre de la Phrygie et que, dans le *Journal des Savants* de 1961, il ait consacré plusieurs pages aux poissons du lac de Nicée en Bithynie.

Parmi les documents utilisés pour restituer la vie des cités grecques dans les vastes territoires de l'Asie Mineure les inscriptions occupent assurément la première place. Maître en la matière, Louis Robert n'a cessé de montrer dans ses enseignements et dans ses publications ce que doit être le métier d'épigraphiste. Ceux qui voudraient connaître le rôle des inscriptions dans la vie antique, leur apport à l'histoire, la manière de les utiliser et de les restituer peuvent se reporter à l'exposé de Louis Robert dans l'ouvrage *L'histoire et ses méthodes*, publié en 1961 sous la direction de Charles Samaran. Il existe de cet exposé une version allemande, pourvue d'un appareil de notes ; elle a paru en 1970 sous le titre *Die Epigraphik der klassischen Welt*.

La restitution d'un texte mutilé est assurément un problème dont l'épigraphiste a souvent à se préoccuper. Louis Robert a tenu à s'expliquer sur ce sujet. J'emprunte à son exposé dans *L'Histoire et ses méthodes* (p. 480) les lignes suivantes, qui contiennent, me semble-t-il, un utile avertissement :

Le premier principe est de limitation. Il est bien des lacunes dont la restitution ne peut être tentée et ne doit donc pas l'être. C'est un singulier succès du travail de plusieurs générations de critiques, raisonneurs et érudits, que l'on puisse dans bien des cas deviner avec certitude ce qui était gravé sur un morceau disparu de la pierre. Il est normal que l'on ne puisse y réussir toujours ; il faut pratiquer dans certains cas l'art de ne pas savoir ; on peut espérer d'ailleurs

parfois que c'est partie remise et que l'accroissement de la documentation permettra plus tard, à nous-mêmes ou à nos successeurs, la vraie restitution.

On retiendra ces sages propos, car le « principe de limitation » ne concerne pas seulement l'épigraphie et la restitution des inscriptions. On peut en trouver des applications dans bien d'autres domaines et il prend alors toute sa valeur. Convenons avec Louis Robert qu'à une hypothèse ingénieuse on devra toujours préférer la certitude que peut nous apporter quelque « nouveau document, qu'il faut savoir attendre, guetter et utiliser » (*Opera minora*, IV, p. 113).

Les inscriptions ne sont en fait qu'une partie de la documentation et Louis Robert n'a cessé de nous montrer par ses travaux tout ce que nous pouvons attendre de l'archéologie, de la numismatique et de la papyrologie. Je me bornerai à citer des exemples. Parmi les documents archéologiques figurent des reliefs votifs d'une exécution souvent médiocre, mais qui sont nos meilleurs témoins sur les divinités locales adorées dans les cantons les plus reculés de l'Asie Mineure. En partant des travaux de Louis Robert on pourrait dresser une longue liste de ces divinités anatoliennes. Les monnaies sont une autre source d'informations, indispensable à qui veut retracer l'histoire des cités grecques. Louis Robert n'a cessé de les interroger. Il leur a consacré des ouvrages entiers et il en a tiré quelques-unes de ses plus belles démonstrations. Les études de Louis Robert portent essentiellement sur les émissions de l'époque hellénistique et sur les pièces de bronze frappées par les cités grecques à l'époque de la domination romaine. Elles traitent des problèmes les plus variés : noms des monnaies, circulation monétaire, localisation de villes et rapports entre les cités, interprétation des types monétaires mis en rapport avec le milieu géographique, les cultes et les traditions locales. Résumant la matière traitée dans un de ses cours à l'École pratique des Hautes Études, Louis Robert écrivait : « Enfin on a consacré assez de temps à une introduction à la numismatique grecque pour montrer que ce n'était pas un mystère impénétrable réservé à quelques sorciers techniciens, mais que tous les philologues et archéologues devaient en apprendre quelque chose » (*Opera minora*, IV, p. 207).

Dans un de ses récents articles (*BCH*, 1984, pp. 499-532), Louis Robert a traité d'une ville d'Asie Mineure, Caunos, qui, si l'on en croit les témoignages des auteurs anciens, devait une certaine célébrité à ses figues. Un passage de Quintus de Smyrne, dans ses *Posthomerica*, VIII, 76-80, nous apporte d'intéressantes précisions sur la situation de la cité, avec le lac et les montagnes des environs. Partant de ce texte et réunissant toutes les indications que nous devons aux voyageurs qui ont localisé le site et parcouru la région, Louis Robert étudie successivement le milieu géographique, les ressources naturelles, qui ne se limitent pas aux figues, mais comprennent aussi l'encens, le bois des forêts, les produits de la pêche et le sel ; une étude prosopographique permet de relever la présence de Cauniens à l'étranger, en particulier en Égypte ; les relations avec Milet sont attestées par les traditions qui font de Milet la métropole de Caunos et nous devons aux inscriptions de connaître l'existence à Caunos d'un concours en l'honneur de Léto et de Rome. Ainsi voyons-nous renaître sous nos yeux la cité avec son territoire et les activités de ses habitants. Caunos est située en Carie, région de l'Asie Mineure dont Louis et Jeanne Robert se sont occupés tout particulièrement. Plusieurs volumes avaient été prévus. L'un d'entre eux a paru en 1954, où les auteurs ont magistralement réalisé le programme qu'ils s'étaient tracé : ne pas séparer « l'histoire, le cadre géographique où elle s'est déroulée et les documents qui la font connaître » (*La Carie*, II, *Le plateau de Tabai et ses environs*, p. 5).

Louis Robert s'est toujours préoccupé de définir le rôle et la portée des sciences qu'il pratiquait et d'en faciliter l'accès. En 1968, à l'occasion du VIII^e Congrès de l'Association Guillaume Budé, il s'est adressé à un public formé surtout de philologues dans une conférence au titre suggestif : *Géographie et philologie ou la Terre et le Papier* (texte repris dans *Opera minora*, IV, pp. 383-403). Différents exemples lui ont permis de montrer combien les réalités géographiques aident à l'interprétation des textes anciens. L'un d'eux a été repris et développé dans un chapitre du livre *A travers l'Asie Mineure*. Il concerne un des personnages les plus célèbres de la Grèce antique, Alcibiade. La tradition littéraire le fait mourir dans un village de Phrygie, non

loin de la ville de Métropolis. Rejoint par un détachement de sbires envoyés à sa poursuite par le satrape Pharnabaze, il fut cerné dans une maison à laquelle on mit le feu. Il suffit de connaître l'emplacement de la ville de Métropolis pour pouvoir localiser le lieu de la mort d'Alcibiade. Le malheur est qu'il existe en Phrygie deux Métropolis, l'une au nord, l'autre au sud. Les savants qui s'étaient occupés du problème avaient opté pour la Métropolis du sud, alors qu'un texte d'Aristote, que l'on avait négligé, démontre qu'il s'agit de l'autre Métropolis, celle du nord. Il est question en effet dans ce texte du Mont-aux-cerfs, du gibier qui abondait dans la région et d'un toponyme *Arginoussa*, qui évoque une blancheur éclatante. Ces particularités conviennent à la Métropolis du nord et à elle seule : elle est située dans un pays forestier, marqué par de grands cônes de tuf blanc. Autre particularité : les habitations sont en bois, condition essentielle si l'on veut expliquer les circonstances de la mort d'Alcibiade. D'excellentes photographies apportent à ce raisonnement un support fort éloquent.

Caunos avec Quintus de Smyrne, la mort d'Alcibiade avec Aristote. Ce ne sont là que des exemples parmi beaucoup d'autres et l'on pourrait dresser une longue liste des textes des auteurs anciens que les interprétations de Louis Robert ont éclairés d'une lumière nouvelle. Qu'il s'agisse de « la terre productrice de fer » dans un passage d'Apollonius de Rhodes, du traité de Lucien sur Alexandre d'Abônouteichos, des épigrammes de Lucillius sur les athlètes ou de celles de Grégoire de Nazianze sur les violateurs de sépultures, de la ville de Satala en Lydie et de la légende rapportée à son sujet par Nonnos dans les *Dionysiaques*, d'une plaisanterie de Cicéron sur le Phrygien « qui n'a pas vu un arbre », de Pline et des renseignements que l'on peut en attendre sur les villes d'Asie Mineure, l'apport des travaux de Louis Robert à la philologie est considérable et il convenait d'en souligner l'importance. Parfait helléniste, il n'a cessé d'enrichir notre connaissance de la langue grecque, plus particulièrement celle des inscriptions et des papyrus, et pour cela aussi nous devons lui rendre hommage.

Les mérites scientifiques de Louis Robert lui ont valu de multiples distinctions. Je me bornerai à en citer quelques-unes.

Membre d'honneur de nombreuses sociétés savantes, il avait présidé l'Association des études grecques en 1946 et le II^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine, qui s'est tenu à Paris en 1952. Les Universités d'Athènes et de Louvain lui avaient décerné le titre de « docteur honoris causa ». Il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1948 et, fait exceptionnel, ses confrères lui confièrent à deux reprises la présidence de cette Académie. J'ai rappelé que nous l'avions élu membre associé en 1955, mais il était aussi membre des Académies de Londres, de Vienne, de Berlin, de Rome, de Boston, d'Athènes et de Varsovie.

L'œuvre de Louis Robert touche au prodige non seulement par son extraordinaire ampleur, mais encore par la sûreté de la méthode, et cette méthode s'est affirmée dès les premiers travaux. Sans doute la curiosité du savant n'a-t-elle cessé de s'étendre, mais on peut dire que, dès le début, la voie était tracée. Il suffit pour s'en convaincre de relire les premières publications de Louis Robert. Il est apparu tout de suite non comme un élève qui fait ses premiers pas, mais comme un maître. Cette œuvre comporte un enseignement fondamental, dont la valeur et la signification ont été soulignées tout au long de l'éloge que le Père Saffrey a prononcé, lors de l'émouvante cérémonie organisée pour les funérailles de Louis Robert dans l'église de sa paroisse, Saint-Dominique. Et cet enseignement dicte au savant son attitude en lui imposant le respect du document et le souci de la vérité. Si vous me permettez de vous confier une impression personnelle, je vous dirai qu'en lisant les travaux de Louis Robert, j'ai toujours eu le sentiment de faire une exploration sous la conduite d'un guide qui me tenait d'une main ferme et qui me menait de découverte en découverte. C'est bien d'exploration qu'il s'agit, exploration sur le terrain, avec cette merveilleuse résurrection du passé, mais aussi exploration dans le monde des idées, avec toutes les ressources que met à notre disposition une science fondée sur de longues et minutieuses recherches. Il n'est personne qui, dans le domaine exploré par ce savant ait travaillé avec tant d'énergie et qui ait accumulé une telle somme de connaissances. Mais il n'est personne non plus qui ait su exploiter ces connaissances avec une telle perspicacité.